Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 11 (1981)

Heft: 7-8

Rubrik: Nouvelle de Luisa Mehr : la deuxième clé

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La deuxième clé

Nouvelle de Luisa Mehr

Je viens de fêter mes septante-neuf ans.
— Sacré Sigfroid! m'a dit le syndic. On ne te donnerait pas ton âge!
C'est vrai que j'ai toujours bon pied, bon œil. Je m'occupe des bêtes, de l'herbe, du jardin, du bois et mes deux arrière-petits-fils se chargent de me distraire le reste du temps. Il faut les entendre:
— Pépé! Pépé! raconte-nous des histoires du temps où tu étais gendarme! Des histoires de contrebandiers, de braconniers...
Moi, je veux bien! Je me sens tout rajeuni à revivre certains épisodes de ma carrière. Dame, on voit toutes sortes de choses quand on est gendarme pendant près d'un demi-siècle, des choses tristes, tragiques, drôles aussi, quelquefois, mais l'affaire la plus bouleversante à laquelle j'ai été mêlé, je la garde pour moi. Jamais je ne pourrai en parler, bien que tous les détails en soient restés gravés en moi avec une précision extraordinaire.
Ainsi, j'entends encore le bruit que faisait la pluie, ce matin-là; elle crépitait rageusement contre les vitres de mon bureau tandis que je faisais des comptes. L'automne venait; toute la vallée était noyée dans le brouillard; un froid insidieux m'enveloppait et je me disais que je ferais bien d'allumer le poêle, quand on frappa à la porte.
La petite vieille qui entra sur mon invite serrait contre elle un parapluie ruisselant; sans même me saluer ou attendre une question, elle s'écria:
— Sigfroid, mon Parisien ne me répond pas ce matin!
J'étais d'humeur morose à cause du temps, à cause de ma fille qui me donnait du souci, à cause de ce travail de comptabilité que je n'aimais pas. Je haussai les épaules:
— Votre Parisien dort encore, mère Gasparine! Il aura écrit une partie de la nuit! Mardi dernier, en descendant des mayens vers une heure du matin, j'ai vu qu'il y avait encore de la lumière chez lui! Ou peut-être est-il parti en promenade?
— En promenade par un temps pareil? protesta la vieille. Regarde comme il pleut! Je te dis que je me tourmente. Voilà deux mois que je fais le ménage chez Monsieur Hervié. Chaque matin, au coup de neuf heures, je frappe chez lui et il ouvre aussitôt! Et aujourd'hui, il est déjà onze heures!
Je refusais de partager l'inquiétude de la villageoise:
— Que voulez-vous qu'il lui soit arrivé? Qu'un revenant l'ait tué?
La vieille femme me jeta un regard singulier mais elle ne dit plus rien et s'en alla. C'était une bien pauvre et bien brave créature que la mère Gasparine: elle avait perdu tous les siens, mari et enfants, et vivait seule dans un mazot délabré; chaque soir, elle menait paître ses deux chèvres au long des talus; pour gagner les quelques sous nécessaires à sa subsistance, elle donnait un coup de main à qui voulait bien l'employer, lavant la vaisselle à l'Hôtel du Chamois, veillant les malades, faisant la toilette des morts. Depuis que le célèbre écrivain parisien Gontran Hervié s'était installé au village, elle travaillait chaque matin chez lui.
Je le trouvais extrêmement déplaisant ce Parisien dont les livres — que je n'avais pas lus — faisaient scandale et pervertissaient la jeunesse: cela, c'était le curé qui me l'avait expliqué. Tout m'agaçait en Gontran Hervié: sa politesse excessive, son élégance, ses foulards de soie, ses chaussures luxueuses, ses ongles manucurés. Il devait avoir au moins soixante ans et il se parfumait comme une courtisane.
La tour où il logeait — on l'appelait la «Tour au Comte» sans qu'on sût de quel comte il s'agissait — avait dû faire partie, dans les temps anciens, d'une maison forte. De la maison, il ne subsistait aucune trace; seule demeurait, massive, inébranlable, la vieille tour percée de rares meurtrières, coiffée d'un toit d'ardoises. Une vingtaine d'années auparavant, elle avait séduit un peintre étranger de passage dans la région; il l'avait achetée et en avait fait aménager et meubler l'intérieur, tout en conservant son cachet à l'extérieur. Le caprice du peintre n'ayant duré que deux ou trois saisons, la tour était retombée dans le silence et le sommeil jusqu'à l'arrivée de ce Gontran Hervié, auquel le propriétaire la prêtait pour que l'écrivain pût terminer, dans une tranquillité absolue, un important ouvrage historique.
Je m'étais remis à mes calculs et je restai plongé dans les chiffres jusqu'au moment où ma fille Loïse vint m'annoncer que la soupe était prête. Ma femme et moi avions rêvé d'avoir au moins une demi-douzaine de marmots: le ciel ne nous avait accordé qu'une fille, mais qu'elle était donc jolie, la coquine! A seize ans, elle évoquait un bouton de rose. Et bien faite! Et gracieuse, avec des yeux enjôleurs, des fossettes, des dents brillantes... Depuis quelque temps cependant, il me paraissait qu'elle riait moins, qu'elle ne chantait plus. Ce jour-là, elle mangea du bout des dents, d'un air absent. Je l'interrogeai:
— Tu n'as pas faim? La soupe est bonne pourtant? Tu n'es pas malade au moins?
Elle posa bruyamment sa cuiller et se leva d'un bond.
— Non, je n'ai pas faim! J'ai bien le droit de ne pas avoir faim, non?
Et elle sortit de la pièce en faisant claquer la porte. J'étais consterné.
— Ne t'inquiète pas! dit ma femme placidement. Elle est de mauvaise humeur ces temps-ci. Les filles de cet âge sont souvent lunatiques. Un de ces jours je l'emmènerai faire des achats en ville. Elle a envie d'une robe neuve... ça lui changera les idées!
Je ne demandais pas mieux que de partager l'optimisme de mon épouse: après tout, étant femme, elle devait savoir à quoi s'en tenir. J'avais complètement oublié la mère Gasparine lorsque le bonne vieille reparut sur le coup de trois heures. Elle jeta:
— Il ne répond toujours pas! Il est sûrement arrivé quelque chose! Il te faut venir!
Cette fois, il me fallut bien monter à la tour. Ruisselante de pluie, enveloppée des brouillards mouvants, elle avait quelque chose de mystérieux, de sinistre. La porte en chêne massif fermait par une serrure de sûreté.
— Il y a deux clés! m'expliqua la mère Gasparine. Monsieur en garde une dans sa poche, l'autre est sur son bureau...
Je m'en fus donc quérir le grand César qui était à la fois forgeron, serrurier et appareilleur, un gars haut et large comme une armoire. Il eut tôt fait de démonter le cylindre de la serrure et d'ouvrir la porte; pendant quelques secondes, nous restâmes immobiles, retenant notre souffle, essayant de surprendre quelque bruit; la lumière était allumée dans l'entrée que meublaient des bahuts bien cirés, des sièges rustiques. Une très vieille statue de la Vierge souriait dans une niche. Contre les murs blanchis à la chaux luisaient des armes anciennes, des épées, des hallebardes. Un escalier en colimaçon conduisait au premier étage; il aboutissait directement à une grande pièce circulaire qui servait à la fois de salon, de bureau et de bibliothèque; j'étais monté le premier; d'un seul coup d'œil, j'embrassai la salle tranquille, tiède, plaisante avec ses épais tapis, ses rangées de livres aux reliures couleur de feuilles mortes entre lesquelles pen-

daient des tapisseries aux tons fanés. Gontran Hervié était assis à sa table de travail sur laquelle brûlait une lampe. Il était penché en avant, sa tête aux cheveux poivre et sel reposant sur des feuilles de papier: il était mort! Un poignard à manche d'ivoire était planté entre ses omoplates. J'entendis derrière moi l'exclamation horrifiée de César:

— Nom de nom de nom! On l'a assassiné...

— Avec le poignard qui se trouvait toujours sur la table! précisa Gasparine d'une voix étouffée.

— Mais... Mais...

César fourrageait dans sa tignasse bouclée.

— Tout était fermé quand nous sommes arrivés! La serrure n'a pas été forcée! Les fenêtres sont tellement étroites que même un marmot de deux ans n'entrerait pas... Donc, l'assassin avait une clé? A moins qu'un fantôme...

La mère Gasparine s'était approchée de la table.

— La deuxième clé est là! dit-elle. Tiens, la voilà...

— Ne touchez à rien! m'écriai-je. César, vite, cours te poster près de l'entrée, ne laisse sortir personne! L'assassin est sûrement encore dans la tour.

Je dégainai mon revolver: je n'eus pas à m'en servir, il n'y avait personne ni dans la salle de bains, ni dans les deux chambres à coucher du second étage, ni sous les charpentes du toit ni dans les profondes caves voûtées, vestiges sans doute d'anciens cachots. César hochait la tête d'un air troublé.

— Ma mère a toujours prétendu que la Tour au Comte était hantée!

Dix jours plus tard, malgré toutes les investigations et les questions du juge et des policiers venus de la ville, le mystère restait entier. On ne savait toujours pas comment l'assassin avait pu pénétrer dans la bâtisse puisqu'une clé se trouvait dans la poche du mort et l'autre sur sa table de travail. On ne savait pas davantage quel avait bien pu être le mobile du crime: rien n'avait été volé, ni objet de valeur, ni argent... Le meurtrier s'était évanoui sans laisser plus de traces qu'un fantôme; les seules empreintes relevées partout, sur les clés et même sur le manche du poignard étaient celles de l'écrivain et celles de la femme de ménage, la pauvre vieille Gasparine.

On avait emporté le corps de Gontran Hervié et les journaux publiaient de longs articles sur ses ouvrages et le compte rendu de ses funérailles à Paris. De nombreux journalistes et des curieux étaient venus stationner devant la tour et prendre des photographies. Ils ne s'attardaient guère, car le temps demeurait affreux. Les vieux de la vallée ne se souvenaient pas d'avoir vécu un début d'automne aussi froid et aussi pluvieux. Il neigeait déjà sur les hauts pâturages, d'où le bétail redescendait. Les gens toussaient. Ma fille se traînait, morose: je la soupçonnais de pleurer en cachette.

Un matin, en revenant d'une tournée, je vis, immobile au milieu de la ruelle qui séparait la tour maudite du chalet voisin, le petit Jean Delapierre. Le gosse avait dû être opéré d'urgence de l'appendicite et venait de rentrer chez lui. Sa petite figure maigre et pâle portait encore les traces de la maladie.

— Ne reste pas à la pluie! lui dis-je. Tu vas prendre froid!

Il secoua la tête; du doigt il désignait la tour. Il chuchota:

— Moi, je sais qui a tué le monsieur! Je l'ai vu! J'ai raconté à personne parce que j'ai peur...

— Qu'est-ce que tu dis, Jeannot? Tu as vu quelque chose? Quoi?

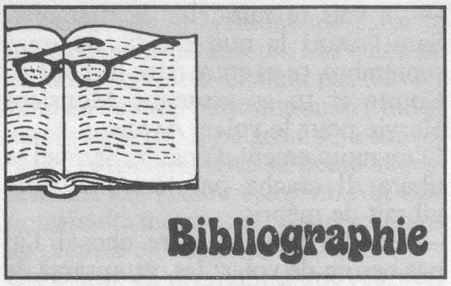
— C'était la nuit où j'avais si mal au ventre, avant qu'on m'emmène à la clinique. Je suis allé aux cabinets, tout au bout de la galerie. Quelqu'un a ouvert la porte de la tour et est entré. Je l'ai vu parce qu'il y avait de la lumière dedans. Il pleuvait très fort, alors j'ai pas vu sa figure, seulement qu'il portait une longue pèlerine noire, comme celle du Sami du moulin!

Sami du moulin! Je grinçai des dents: ce Samuel — qu'on appellait Sami du moulin parce qu'il vivait dans un ancien moulin aux trois quarts ruiné — était mon ennemi personnel. Ce gaillard entre deux âges, sec comme

une trique, trop fainéant pour toucher à une faulx ou à une hache, était le plus infatigable, le plus adroit braconnier de tout le pays. Je le soupçonnais également de se livrer à la contrebande mais il était d'une habileté si diabolique que, malgré tous mes efforts, je n'avais jamais réussi à le prendre en faute. Et il se moquait de moi, le bougre. Lorsqu'il me rencontrait, il me saluait très bas, obséquieusement, mais je distinguais la lueur goguenarde qui dansait dans ses petits yeux gris.
Ah! s'il était réellement le criminel — et je ne demandais qu'à le croire! — il ne m'échapperait pas. Mais pourquoi avait-il tué le Parisien? Comment était-il entré dans la tour?
Je dégringolai le sentier boueux qui descendait vers le moulin. Personne ne répondant à mes appels, je poussai la porte et entrai. Il faisait sombre et chaud là-dedans. Le feu pétillait dans le fourneau sur lequel tiédissait une cafetière. Un pain et une bouteille d'eau-de-vie traînaient sur la table; un lit occupait un angle de la pièce; sur des rayons s'entassaient pêle-mêle des ustensiles de ménage, des outils, des flacons poussiéreux, des boîtes de toutes sortes. J'en pris une au hasard: elle contenait du sucre; une autre renfermait des chevrotines, une troisième des cartouches. La quatrième m'arracha un sifflement de surprise: elle débordait de coupures de dix, vingt et même cinquante francs. D'où Sami tenait-il tant d'argent? Sans doute...
— Eh bien, fit derrière moi une voix dure, on ne se gêne pas?
Enveloppé de sa longue pèlerine noire ruisselante de pluie, Sami me fixait et, cette fois, ce n'était pas de la moquerie qu'exprimaient ses yeux, mais la plus sauvage colère. Il s'avança, menaçant:
— Qui vous a permis?
Moi aussi, je tremblais de colère: il m'exaspérait depuis trop longtemps, le Sami du moulin.
— Je n'ai pas de permission à te demander! Tu vas me dire d'où tu tiens tout cet argent!
— Ça ne vous regarde pas! Je ne l'ai pas volé!
— C'est encore à voir! Et j'ai une question à te poser! Tu vas me dire ce que tu as fait dans la nuit du dix au onze septembre...
— J'ai dormi probablement. Ou bien...
Il ricana en se balançant d'un pied sur l'autre; il devait avoir bu un verre de trop.
— Peut-être bien que j'étais à l'affût, monsieur le gendarme!
Le sang me montait à la tête; d'un bond je fus sur l'homme que je saisis au collet.
— Je vais te rafraîchir la mémoire, Sami! Dans la nuit du dix au onze septembre, tu es entré dans la Tour au Comte et tu as assassiné Monsieur Hervié pour le voler! Avoue...
D'un mouvement d'épaule, Samuel se libéra. Il cracha par terre. Sa voix vibrait de mépris.
— Faudra trouver autre chose! J'ai pas besoin de voler: les restaurants de la plaine paient cher le lièvre et le chevreuil... Et maintenant, sors d'ici avant que je fasse un malheur!
Je serrai les poings, pris d'un désir furieux de me jeter sur le bonhomme, d'écraser cette figure qui me narguait, qui me défiait. Je me dominai à grand-peine.
— Le juge saura bien t'obliger à dire la vérité!
La porte claqua sur mes talons. Sur la place, je rencontrai la mère Gasparine qui sortait de l'église. Je me frottai les mains.
— Madame Gasparine, je crois que nous le tenons!
— Qui donc?
— L'assassin de Monsieur Hervié!
Elle me regarda d'un air stupéfait.
— Et qui crois-tu que ce soit, Sigfroid?
— Le Sami du moulin! Oh! bien sûr, il a refusé d'avouer, mais il y viendra, allez! Je vais téléphoner au juge!
— Mais pourquoi veux-tu que ce soit Sami? insista la vieille.
— Parce que c'est un chenapan! Parce qu'il a beaucoup d'argent chez lui! Et surtout parce que, la nuit du crime, le petit Jean Delapierre a vu, depuis la galerie de leur chalet, l'assassin entrer dans la tour. Il portait une longue pèlerine noire comme celle qu'on voit toujours sur le dos de Sami...
Gasparine hocha deux ou trois fois la tête et s'en alla sans plus rien dire. Je téléphonai au juge: il serait là dans une heure. En l'attendant, je tournais en rond dans mon bureau, incapable de m'occuper de mes paperasses. J'étais content: le mystérieux assassin de Monsieur Hervié était démasqué. Je ne m'avouais pas que ce qui m'enchantait le plus c'était que l'assassin fut précisément l'homme que je détestais. Un quart d'heure s'écoula, puis on frappa à la porte et je vis entrer la vieille Gasparine. Elle avait noué son fichu du dimanche sur ses cheveux blancs et portait sa grande mante noire. A la main, elle tenait un panier à couvercle. Elle demanda:
— Tu as téléphoné au juge?
— Oui, il va venir.
— Alors...
Elle s'assit sur le bord d'une chaise, posa le panier sur ses genoux, baissa les yeux et me dit bien tranquillement, d'un ton uni:
— Alors tu lui diras de ne pas faire de misères à Sami. Ce n'est pas lui qui a tué Monsieur Hervié, c'est moi!
— Madame Gasparine...
La stupeur me faisait bégayer. La malheureuse vieille! Les récents événements avaient dû lui faire perdre la raison.
— Madame Gasparine, remettez-vous!
— Je ne suis pas malade! fit-elle de la même voix tranquille. J'ai tué Monsieur Hervié. La veille, j'ai mis la deuxième clé dans ma poche et j'ai posé le poignard sur un bahut, près de la porte. Un peu après minuit, je suis entrée dans la tour. Monsieur Hervié était à son bureau, penché sur un livre. Il ne m'a pas entendue. Il est mort tout de suite. Quand je suis montée avec toi et César, j'ai remis la clé sur la table. Tu n'as rien remarqué, mon pauvre Sigfroid!
J'avalais péniblement ma salive. Tout cela était un affreux cauchemar. Il ne pouvait pas être vrai que l'humble Gasparine eût tué ce Parisien. Ma voix tremblait:
— Pourquoi? Pourquoi?
La mère Gasparine agita ses petites mains sèches, usées par toute une vie de travail. Elle demanda:
— Est-ce que tu te souviens de ma fille, Sigfroid? De ma petite Célie?
— Oui, oui, je me souviens parfaitement de Célie! Elle avait de longs cheveux blonds... Elle est partie pour Paris et elle y est morte. Est-ce que vous n'êtes pas allée là-bas pour l'ensevelissement?
La vieille eut un bref sanglot qui me fit mal au cœur.
— J'ai menti à tout le monde, sauf à Monsieur le curé. La vérité, c'est que ma Célie s'est jetée dans la Seine. On n'a jamais retrouvé le corps. Ma petite Célie...
En parlant, la mère Gasparine se balançait un peu sur sa chaise. Son visage semblait s'être ratatiné, réduit à deux yeux sombres qui exprimaient toute la douleur, toute la détresse du monde.
— Oui, elle était jolie et sage, ma petite Célie, si tendre aussi, mais elle s'ennuyait. Son père et ses deux frères étaient morts. Elle avait envie de sortir de notre vallée et de connaître le vaste monde. Quand, au moment de partir, le peintre qui avait acheté et aménagé la Tour au Comte lui a demandé de venir à Paris pour servir d'aide-gouvernante à ses enfants, je n'ai pas pu la retenir. Elle était si contente d'aller voir du pays. Elle m'écrivait souvent pour me raconter toutes les choses qu'elle voyait et combien la famille était gentille avec elle. Elle nommait souvent un ami du peintre, un certain

Gontran Hervié qui écrivait des livres, qui était riche, savant et «très beau, très doux», disait Célie. Tout à coup, j'ai cessé de recevoir des nouvelles, je devenais folle d'angoisse et puis il est arrivé un petit billet dans lequel ma fille me demandait pardon, disait qu'elle ne pouvait pas rentrer au village dans cet état, qu'elle s'était trompée en s'imaginant que Gontran Hervié l'épouserait, qu'il ne lui restait qu'une solution: mourir ... Je n'avais jamais quitté la vallée; je suis allée à Paris, mais il était trop tard. Monsieur Hervié n'a même pas voulu me recevoir. Oh! mon Dieu...
L'émotion me nouait la gorge.
— C'est à cause de cela que vous avez tué cet homme! Je comprends...
La vieille femme secoua la tête.
— Non! C'est pour autre chose... Vois-tu, à force de prier, j'étais arrivée à lui pardonner à cet homme. Quand Madame Melley, qui ne savait rien de tout ça, m'a demandé si je voulais bien travailler chez ce Parisien, j'ai accepté. Lui, il ignorait que j'étais la mère de Célie, et d'ailleurs, la petite Célie, je suis sûre qu'il ne se souvenait même pas qu'elle ait existé. Mais voilà, l'autre semaine, en ramassant du bois mort, je l'ai aperçu dans un sentier de forêt en compagnie d'une fille du village. Il était penché vers elle et il lui parlait avec ce sourire qu'il avait, ce sourire qui doit être celui du démon. La fille écoutait, rose et troublée, croyant en ses paroles bien sûr. J'ai fait le guet, je les ai revus le lendemain, le surlendemain. Alors je me suis dit que cet homme avait fait assez de mal dans sa vie, que cette petite-là ne devait pas souffrir ce qu'avait souffert ma Célie...
J'osais à peine formuler ma question.
— Cette petite, madame Gasparine, est-ce que c'était... est-ce que c'était...
Elle leva les mains.
— Ça n'a plus aucune importance, Sigfroid!
Pendant un bon moment, le silence nous enveloppa, rompu seulement par le ruissellement de la pluie sur les vitres et les crépitements du bois dans le poêle, puis, tout à coup, la mère Gasparine laissa échapper un gémissement:
— Ah! mon Dieu...
Elle cherchait péniblement son souffle.
— Madame Gasparine, qu'est-ce qu'il y a? Vous êtes malade?
— C'est mon cœur... mon cœur...
Elle s'affaissait; elle était morte lorsque arriva le juge.

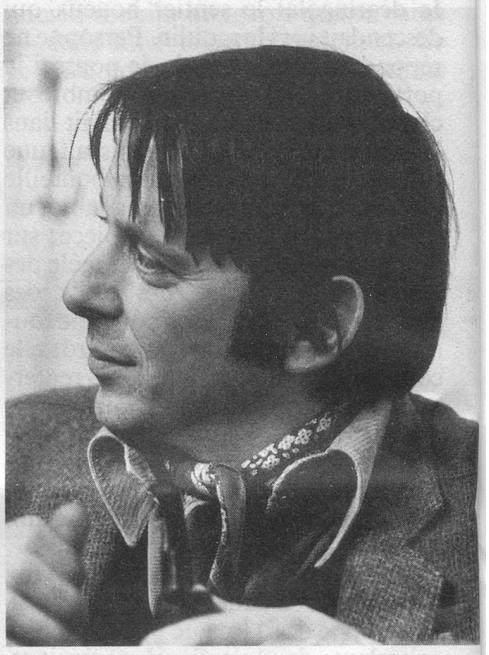
L. M.



Gil Pidoux, **Le Lieu de l'Arbre,** Edition de l'Aire, Lausanne.

On dit de certains «enfant de la balle», lui est enfant de la Cité.
Le pavé et le parvis furent à la fois son jardin, sa forêt, ses prés. La pierre taillée sa complice.
Depuis août 1938, il n'a pas déserté, la Cité est son havre, son antre, sa retraite, son jardin intime.
Son arbre à lui sera mots, jeux, rimes, gestes.
Théâtre à l'Eglise, Tréteaux de la Cité, Théâtre des jeunes, Quinzaine artistique d'Orbe, Festival de la Cité, Théâtre du Vide-Poche, May Littéraire lausannois, Théâtre du Castrum d'Yverdon, profondes racines d'où monte la sève indispensable à l'épanouissement poétique.
Surgissent les mots, se bousculent les rimes, s'étale la prose, Renaud, l'enfant-muse est bercé par le frémissement poétique.
Au fil des ans et des expériences, la fascination du mot s'efface au profit de la maturité. Le poème devient rencontre méditative, le poète interlocuteur. L'arbre s'épanouit en une terre privilégiée.
«Présence, lieu et mémoire, il est l'élu de tous les autres, porteur des cicatrices et des blessures du temps. La démarche semble parfois cruelle, elle est avant tout témoignage, celui du Lieu de l'Arbre.»

Photo F-Presse



Dieter Burckhardt, Hansueli Muller: **Les plus Belles Réserves naturelles de Suisse,** Editions Ringier.

Connaissez-vous les régions encore intactes et naturelles de notre pays? Votre cœur bat-il plus vite à l'évocation de Derborence ou de l'Etang de la Gruère? Vous êtes-vous déjà promené dans l'imposant cirque rocheux du Creux-du-Van, dans la superbe région karstique de Bödmeren, Silberen, Charetalp, Glattalp avec les célèbres grottes du Hölloch?
Au fil d'un texte captivant, complété de dessins instructifs, Dieter Burckhardt, secrétaire de la Ligue suisse pour la protection de la nature, raconte l'histoire de nos paysages, depuis les origines jusqu'à nos jours. La brochure de 144 pages jointe à l'ouvrage vous guide à travers nos plus belles réserves naturelles à l'aide d'un texte clair et précis et de croquis de route étudiés.
Un ouvrage grand format 22 x 29 cm de 240 pages, illustré de plus de 200 photographies en couleurs et accompagné d'un indispensable guide de poche gratuit. Fr. 56.60.

La Suisse à pas comptés: des suggestions pour les marcheurs!

Ce programme de 76 pages présente une foule de suggestions pour des excursions d'un jour ou pour des vacances à pied et donne des renseignements utiles sur les itinéraires de notre pays. Sur demande, le secrétariat de l'ASTP, Im Hirshalm 49, 4125 Riehen, vous enverra volontiers sa brochure et vous donnera tous les renseignements désirés sur les 50 000 kilomètres de chemins de randonnée balisés qui sillonnent la Suisse et ne demandent qu'à être parcourus. N'oubliez pas de joindre un timbre pour les frais d'envoi!